

# Edmund Morawiec

---

## Langage et Méthode dans la philosophie classique de l'être

---

Collectanea Theologica 49/Fasciculus specialis, 215-224

---

1979

Artykuł został zdigitalizowany i opracowany do udostępnienia w internecie przez Muzeum Historii Polski w ramach prac podejmowanych na rzecz zapewnienia otwartego, powszechnego i trwałego dostępu do polskiego dorobku naukowego i kulturalnego. Artykuł jest umieszczony w kolekcji cyfrowej [bazhum.muzhp.pl](http://bazhum.muzhp.pl), gromadzącej zawartość polskich czasopism humanistycznych i społecznych.

Tekst jest udostępniony do wykorzystania w ramach dozwolonego użytku.

EDMUND MORAWIEC, CSsR, WARSZAWA

## LANGAGE ET MÉTHODE DANS LA PHILOSOPHIE CLASSIQUE DE L'ÊTRE

Il n'y a qu'assez peu d'études qui jusqu'ici ont été consacrées au langage et à la méthode de la philosophie classique de l'être. Nous n'allons pas les énumérer, mais nous ne serons sans doute pas loin de la vérité en affirmant que les principales opinions que nous exprimons ici sur cette question s'inspirent avant tout des positions prises en ce domaine par le Professeur S. Kamiński<sup>1</sup>. Notre entreprise pour étudier pareil thème s'est aussi trouvée directement motivée par un article du même auteur: *Uwagi o języku teorii bytu* (Remarques sur le langage de la théorie de l'être)<sup>2</sup>. Dans cet article, S. Kamiński admet le caractère autonome et réel de la problématique classique de la philosophie de l'être ainsi que l'irréductibilité essentielle de ses modes de solution à une autre méthode que celle de l'analyse sémantique. Il y essaie dès lors, en s'appuyant sur cette dernière méthode, non seulement comprise comme méthode importante, mais comme la seule possible dans la pratique de la philosophie de l'être, de mettre en évidence le caractère du langage et, jusqu'à un certain degré, de la méthode philosophique de la théorie de l'être. La caractéristique présentée dans cet article ne renferme évidemment pas toutes les dimensions naturelles, ce que reconnaît d'ailleurs l'auteur lui-même, qui ne décrit pas non plus la langue dans toutes ses modifications et variantes, mais seulement dans ce qui lui paraît être typique dans cette théorie. En même temps qu'il

<sup>1</sup> Nous songeons à des travaux tel que: *Logika współczesna a filozofia* (Logique contemporaine et philosophie), *Roczniki Filozoficzne* 9 (1961) cahier 1, p. 49—84; *O zastosowaniach logiki współczesnej do metafizyki klasycznej* (A propos des applications de la logique contemporaine à la métaphysique classique), in: S. Kamiński et M. A. Krąpiec, *Z teorii i metodologii metafizyki* (De la théorie et de la méthodologie de la métaphysique), Lublin 1962, p. 273—294; *Co daje stosowanie logiki formalnej do metafizyki klasycznej?* (Qu'apporte l'application de la logique formelle à la métaphysique classique?), *Roczniki Filozoficzne* 12 (1964) cahier 1, p. 107—112; *Aksjomatyzowalność klasycznej metafizyki ogólnej* (Axiomatisabilité de la métaphysique générale classique), *Studia Philosophiae Christianae* 1 (1965) n° 2, p. 103—116; *O formalizacji teorii tomistycznej ruchu* (Sur la formalisation de la théorie du mouvement thomiste), in: *Sprawozdania z czynności wydawniczej i posiedzeń naukowych KUL*, 1967, n° 15, p. 49—52.

<sup>2</sup> Cf. *Roczniki filozoficzne* 17 (1969) cahier 1, p. 41—54.

admet une caractéristique ainsi bien délimitée, l'auteur choisit un angle de vue qui lui permette de comparer la langue de la philosophie de l'être avec la langue d'une théorie typique de la nature, à savoir la physique, laquelle est généralement regardée comme étant la science la plus fondamentale et la plus générale sur la réalité, et dont l'appareil conceptuel possède la théorie la mieux élaborée. Les problèmes discutés dans le cadre du langage de la théorie physique constitueront, de l'avis de S. Kamiński, l'occasion d'examiner comment ces questions se présentent relativement au langage philosophique. C'est un problème un peu différent que j'ai, quant à moi, soulevé dans l'article intitulé: Langage et méthode dans la philosophie de l'être. Admettant comme S. Kamiński, l'autonomie et la réalité de la problématique classique de la philosophie de l'être, dans le présent article, je voudrais effectuer une certaine confrontation du langage et de la méthode de la philosophie classique avec la langue et la méthode qui ont qualité d'idéaux et de modèles sûrs pour toute science sur la réalité comme telle, c'est-à-dire avec la langue et la méthode employées dans les théories formalisées. Il ne s'agira donc pas ici de délimiter l'étendue de l'application de la logique contemporaine à la philosophie de l'être. Ces problèmes ont été, dans une large mesure, débattus récemment dans la littérature méthodologico-philosophique polonaise<sup>3</sup>. Il s'agira plutôt d'entreprendre un travail qui permette à son tour d'examiner comment se présentent les questions de langage et de méthode de la philosophie classique de l'être en les référant aux questions de langage et de méthode dans les théories formelles. Le thème ainsi formulé et donc le problème exprimé en lui pourrait être traité de deux façons différentes: ou bien d'une façon descriptive, ou bien d'une façon normative. En songeant à constituer un compte-rendu descriptif du langage et de la méthode en usage dans la philosophie classique, nous ne pourrions sans doute, au prix d'un gros effort, obtenir qu'un résultat assez mince et qu'un tableau plutôt décourageant. C'est qu'en effet, sans cesse, la „tour de Babel" des langages et la multiplicité des arguments non codifiés et de caractère le plus souvent persuasif, semblent prédominer dans la manière d'écrire des philosophes de l'Ecole dont nous discutons ici. Nous aborderons donc notre thème d'étude sur le mode normatif: nous allons traiter du langage et de la méthode de la philosophie classique comme s'ils étaient une sorte de monolithe, non pas, cependant, tel qu'il est, mais tel qu'il faudrait qu'il soit en égard à son objet et à ses desseins. Par cette approche, nous espérons obtenir un certain modèle avec

---

<sup>3</sup> Cette question a été débattue dans les années trente et l'est à nouveau pour le moment. Cf. à ce propos les prises de position de S. Kamiński et l'article de F. Drewnowski, *Stosowanie logiki symbolicznej w filozofii* (Application de la logique symbolique à la philosophie), *Studia Philosophiae Christianae* 1 (1965) n° 2, p. 53—67.

toutes ses limitations naturelles et toutes ses spécificités. Et ce modèle qui est moins connu, nous voulons le former sur un autre modèle, bien connu quant à lui, tel que celui du langage formalisé et de la méthode des théories formelles. Ce travail de formation et ce travail de comparaison, et, plus souvent encore, d'opposition, nous révélera, à coup sûr, à quels moments, et pour quelles raisons, un modèle philosophique ne peut pas être un modèle mathématique.

## 1. Du langage de la philosophie classique de l'être

### a. Le problème de la hiérarchie des langages

La métalogue pose un postulat catégorique de la distinction constante des degrés du langage. Car le langage universel, dans lequel les signes des différents degrés sont utilisés sans aucune restriction, est — comme l'a démontré Alfred Tarski<sup>4</sup> — un langage antinomique et mène à la contradiction toute théorie où il n'y pas de frontières précises entre les énoncés du langage primaire („langage — objet“ chez Russell) et du métalangage. En connexion de ce postulat, les langages formalisés des théories formelles respectent soigneusement la hiérarchie des langages. Dans la pratique cependant souvent le mathématicien ne se soucie pas de la répartition précise des degrés du langage dans ses formules et cela uniquement parce que comme il le croit — il sera toujours en mesure d'effectuer cette répartition. De la même façon pourrait aussi procéder un philosophe qui à chaque moment de ses réflexions saurait déterminer le degré du langage de ses propositions. Si pourtant la littérature philosophique ne manque pas d'exemples de la confusion des degrés du langage, il est facile de comprendre que l'erreur est due non pas à la nature du langage philosophique mais plutôt à l'auteur qui la commet.

### b. La syntaxe du langage de la philosophie classique de l'être

Parlant du langage de la philosophie je pense uniquement à son langage — objet. Le langage — objet est désigné quant à sa syntaxe par le vocabulaire des mots simples de ce langage et par l'ensemble des règles reconnues de la formation des expressions composites de ce langage. La „définité“ morphologique du langage dépend étroitement de la définité aussi bien de ce vocabulaire que de ces règles. Les langages formalisés sont, quant à cette définité, un idéal inaccessible pour les langages naturels. Le vocabulaire du langage formalisé comme les règles de la syntaxe sont établis avec précision. Les

<sup>4</sup> Cf. A. Tarski, *Pojęcie prawdy w językach nauk dedukcyjnych* (Le concept de vérité dans les langages des sciences déductives), Warszawa. 1933.

ensembles de tous les noms et de toutes les propositions sont énumérables, c'est-à-dire connus effectivement<sup>5</sup>. Tandis que de cette énumérabilité, définité et effectivité manquent aux langages naturels dans lesquels le vocabulaire et les règles changent et ne sont définis que partiellement. Déjà la seule classification des termes d'un langage naturel selon leur catégorie syntactique: noms, propositions, foncteurs et opérateurs n'est pas aussi aisée à faire que dans les langages formalisés et souvent même impossible à effectuer sans se rapporter au contexte et au sens des termes qualifiés. Des mots du langage naturel de la philosophie classique de l'être comme par exemple: „forme", „matière", „essence", „existence", „substance", „accident", peuvent, selon leur emploi dans les différentes propositions, de par une de leurs significations, être des noms, de par une autre encore — foncteurs des constitutions des termes, et de par une autre encore — prédicats. Les langages formalisés procèdent en plus à une qualification des termes selon leurs types et rangs, par égard au principe de la pureté des types logiques qui doit préserver la théorie formulée dans ce langage des antinomies logiques et donc des contradictions. Voulant faire une qualification analogique des énoncés de la philosophie classique de l'être nous nous plaçons devant le problème qui, jusqu'ici, n'était pas encore étudié: de quel type et rang sont par exemple des mots comme: „l'être", „forme", „matière", „essence", „existence", „substance", „accident", „Puis-sance", „acte", „vérité", „unité", „beauté", „cause", „raison" etc. Il y a des signes de polisémantisme typique des concepts métaphysiques, si par exemple le mot „l'être" peut se rapporter aussi bien à la substance qu'à l'accident ou à la relation (*ordo unius ad aliud*), mais nous ne savons non plus par exemple dans quel rang d'objets nous devons prendre les accidents et les relations. Lorsqu'on parle du vocabulaire de la philosophie classique de l'être il faut aborder le problème, peut-être le plus important: y a-t-il une démarcation précise entre les mots propres à cette philosophie et les mots du langage

<sup>5</sup> Dans le cas d'un langage dont les ensembles de noms et propositions sont énumérables, les ensembles qu'on y relève sont tellement bien définis que, sans risque de commettre d'erreur, l'on est en mesure de décider, à propos de tout énoncé ou série d'énoncés si cet énoncé ou cette série d'énoncés appartient à l'un des ensembles de ce langage et, dans le cas affirmatif, auquel de ces ensembles cet énoncé ou série d'énoncés appartient.

<sup>6</sup> Contrairement aux règles logiques de la syntaxe du langage formalisé, les règles syntaxiques du langage naturel — règles d'ordre purement grammatical — sont nombreuses à n'être définies qu'à moitié et à se montrer variables. Elles exigent, outre l'application de critères morphologiques, l'application de principes peu fermes d'ordre sémantique.

<sup>7</sup> J. M. B o c h e ń s k i, *Analisi logica di un testo di s. Tommaso d'Aquino (I, 75,6)*, in: *Nove lezioni di logica simbolica*, Roma 1938, p. 147—155, lorsqu'il formalise la preuve avancée par T h o m a s concernant l'immortalité de l'âme humaine, attribue même aux concepts métaphysiques tels que „existence" ou „forme" un type logique d'individu.

courant. Dans les théories formalisées des disciplines formelles, à côté des notations propres, on trouve également des énoncés en langage primaire (plus ou moins vulgaire), mais le rôle de ce langage y est précisément défini; ce langage appartient à la métathéorie. Dans la philosophie classique le rôle du langage n'est pas aussi bien précisé, mais il me semble que nous sommes également portés à ne voir dans le langage primaire dans la métaphysique que son complément métathéorique, bien qu'il remplisse différentes fonctions illustratives, inventives, argumentatives, persuasives, etc. L'imprécision de l'opposition entre la théorie et la métathéorie dans la philosophie provient du fait que si dans les théories formalisées des petits commentaires métathéoriques accompagnent l'axiomatique et la partie déductive de la théorie est développée, dans la théorie philosophique — au contraire — on accentue l'axiomatique dans un contexte métathéorique particulièrement développé et on n'attache plus d'importance à la partie déductive de la théorie. Le vocabulaire de la philosophie classique de l'être est donc, au fond, établi mais les règles de syntaxe en tant que règles uniquement grammaticales sont beaucoup moins claires que les règles de la syntaxe logique dans les théories formalisées. L'indéfinité de l'ensemble des énoncés composés est en outre renforcée par l'indécision et l'irrésolution des critères syntaxico-morphologiques de qualification des énoncés selon leur catégorie, type, rang et degré. Il reste encore beaucoup à faire, comme nous le croyons, dans le sens de l'accroissement de la définité morphologique du langage de la philosophie classique de l'être.

### c. La sémantique du langage de la philosophie classique de l'être

La sémantique du langage de la philosophie classique de l'être est — à notre avis — le domaine de recherche le moins développé. Nous ne savons toujours pas grand chose sur les notions sémantiques même les plus élémentaires de ce langage. Nous restons impuissants déjà devant les questions des désignations, extensions, et connotations de concepts fondamentaux de la métaphysique comme: forme, matière, essence, existence, substance, etc. Pratiquement nous ne savons rien sur les semi-modèles<sup>8</sup>, modèles et sur la réalisation

---

<sup>8</sup> La question des semi-modèles est liée au problème auquel prête attention E. Nagel (*The structure of Science*, New York 1961), lorsqu'il estime que les langages des théories empiriques devraient posséder des règles de correspondance qui appliqueraient à chaque signe de ce langage des données concrètes bien définies, qu'elles soient expérimentées ou simplement construites mentalement. Si l'on voulait appliquer pareil postulat à la langue de la philosophie classique de l'être, il créerait une situation très compliquée. Quelles données concrètes pourraient servir d'exemples à des signes tels que, par exemple, ceux d'„acte", de „puissance", d'„essence", de „forme", etc.? Un langage auquel font défaut des

des théories philosophiques en formation. Et même si on considère différents pronoms utilisés dans le langage de la philosophie comme des variables libres, il est possible que des propositions — au moins certaines d'entre elles — ne sont que des fonctions phraséologiques, et le problème de leur vérité sera une question de tautologie. L'analogie de l'être, si souvent soulignée par les philosophes, trouve son corrélatif sémantique dans l'imprécision des notions métaphysiques et cette imprécision a pour conséquence ce fait sémantique que des extensions de notions métaphysiques ne sont pas des ensembles définis avec précision (selon le sens donné par *Cantor*) mais des ensembles dilués (*fuzzy sets*) dans le sens proposé par *Zadeh*<sup>9</sup>. Ainsi la base théorique et de modèle de la philosophie devrait également différer des recherches sémantiques dans les théories des disciplines formelles. La très grande complexité de la problématique sémantique dans la philosophie classique de l'être est compliquée encore plus par le fait que les éléments ontiques de l'être ne se soumettent à aucune des formes de qualification prédicative ou méréologique<sup>10</sup>.

## 2. De la méthode de la philosophie classique de l'être

### a. Remarques sur les formes fondamentales de la démonstration

Nous comprenons par la méthode une manière de procéder suffisamment complexe et organisée de telle façon que chaque action organisée de la même façon la plupart du temps est efficace quant aux fins semblables<sup>11</sup>. Il s'agit de la méthode dans les efforts de cons-

---

règles de correspondance peut fournir l'occasion de former des thèses inébranlables. En effet les données concrètes ne peuvent ébranler des propositions générales qui ne comportent aucune référence aux données concrètes. Il s'agirait néanmoins alors d'une espèce désordonnée de non-ébranlement. Peut-être, dans ces cas, entrent en ligne de compte — quand il s'agit de philosophie — certaines formes de vérification intentionnelle des propositions. Ce n'est là pourtant qu'une éventualité qui ne se prête pas à examen.

<sup>9</sup> L. A. Zadeh, *Fuzzy sets, Information and Control*, vol. 8, 338—353.

<sup>10</sup> Les prédicats: „...est...”, et aussi „...est élément de...” appartiennent sans aucun doute aux termes qui ne sont pas définissables dans le langage de la philosophie classique (et de sa métaphysique), alors qu'ils sont des termes indispensables de son vocabulaire. Mais ni l'examen comptable des prédicats (selon un ordre quelconque), ni une théorie de la multitude, ni non plus une méréologie ne saisissent le sens propre qu'ont, pour la philosophie, les prédicats mentionnés. Il ne semble pas non plus que l'ontologie de Stanisław Leśniewski (avec le terme premier „est”) ou la théorie des objets de Stanisław Kaczorowski (avec le terme premier „est élément de”) — S. Kaczorowski, *O teorii przedmiotów* (Sur la théorie des objets), *Studia Logica* 9 (1960) p. 177—203, fournissent un discours formalisé des significations précisément que ces prédicats ont le droit d'avoir dans la philosophie classique.

<sup>11</sup> Cf. S. Kamiński, *Metoda uprawiania nauki* (Méthode de la pratique

titution des sciences chez les philosophes d'orientation thomiste. Ces efforts peuvent se réduire à deux genres: la constitution des modèles et la démonstration. La constitution des modèles de la réalité, son application théorique à l'aide des signes du vocabulaire de la philosophie de l'être est une activité pour la plupart inventive, créatrice et comme telle, échappe à toute codification dans les règles et les méthodes. Ici le philosophe procède de la même façon qu'un mathématicien qui élargit sa théorie par de nouvelles assertions importantes en les inventant et non en les déduisant: et c'est seulement par la suite qu'il essaie, sur la base de sa théorie, de démontrer ces intuitions originelles formulées dans une proposition mathématique. Comme il n'y a ni manière, ni méthode de l'invention des découvertes scientifiques, parlant de la méthode de constitution des sciences, nous ne pensons qu'aux formes de la démonstration des théorèmes et des théories entières.

Les méthodologues des sciences affirment unanimement que dans les sciences a lieu la démonstration directe (sans intermédiaire du raisonnement) et indirecte (par l'intermédiaire du raisonnement). Déjà Aristote dans les *Analytiques* dit qu'aucune science ne peut continuer indéfiniment la chaîne des ses démonstrations mais doit avoir à côté des énoncés démontrés par d'autres énoncés, des énoncés tels qu'on les admet tout simplement sans faire appel aux autres énoncés, les axiomes. Tandis que la démonstration indirecte dans la constitution des sciences avait chez lui (Aristote) uniquement la forme déductive laquelle à son avis était la méthode universelle d'élargissement d'une science par des thèses nouvelles<sup>12</sup>. Aujourd'hui on accepte généralement que la réduction est également une méthode de la constitution des sciences, mais en même temps il faut donner raison à la thèse du prof. T. Czeżowski<sup>13</sup> que les raisonnements qui sur le plan de la logique classique sont réductifs, sont susceptibles d'une transformation en raisonnements déductifs sur le plan de certaines logiques non classiques. On pourrait donc encore actuellement ne pas attribuer de grande importance à la distinction entre les démonstrations indirectes déductives et inductives. En distinguant dans chaque science son

---

de la science), in: *Pojęcie nauki i klasyfikacja nauk* (Concept de science et classification des sciences), Lublin 1970, p. 163—178; T. Kotarbiński, *O metodzie dedukcyjnej* (De la méthode déductive), in: *Elementy teorii poznania, logiki formalnej i metodologii nauk* (Éléments de théorie de la connaissance, de logique formelle et de méthodologie des sciences), Warszawa 1961, p. 288—290.

<sup>12</sup> Cf. J. Salamura, *Pojęcie dedukcji u Arystotelesa i św. Tomasza z Akwinu* (Concept de déduction chez Aristote et saint Thomas d'Aquin), Warszawa 1930.

<sup>13</sup> Cf. T. Czeżowski, *Klasyfikacja rozumowań i jej konsekwencje w teorii nauki* (Classification des raisonnements et ses conséquences dans la théorie de la science), in: *Filozofia na rozdrożu* (Philosophie dans l'indécision), Warszawa 1965, p. 161—184.



étape pragmatique — l'étape de la création, et son étape apragmatique — discursive, on attache évidemment la plus grande importance à l'étape discursive en forme, pour la plupart, déductive, imitant le modèle idéal d'une théorie formalisée. Dans une théorie idéale sont idéaux: le langage, les termes premiers et les règles d'inférence. Le langage idéal c'est un langage formalisé. Les thèses premières d'une théorie, c'est-à-dire les propositions directement justifiées, ce sont les axiomes, les principes et les définitions. Dans une théorie idéale l'ensemble des termes premiers est énumérable et l'ensemble fermé des règles d'inférence est choisi d'une façon qui fait que chaque règle conduit infailliblement et dans tous les cas d'une vérité à l'autre. Sur la base des énoncés premiers (axiomes, principes, définitions, règles) se développe un calcul par lequel nous transformons morphologiquement une thèse en une autre. On obtient ainsi une certaine théorie concrètement conçue comme un fragment de toute la théorie prise abstractivement et potentiellement donnée dans les thèses premières. La philosophie classique de l'être est évidemment encore loin de la réalisation de ce modèle. Ce modèle d'ailleurs est plutôt un point de référence de comparaison qu'un terme du développement. Et en plus il est plutôt douteux que des études sur la philosophie classique de l'être qu'on trouve dépassent l'étape pragmatique de plus que d'un choix d'une trentaine de propositions premières<sup>14</sup>. Ainsi la déduction dans l'étape apragmatique y est incomplète et uniquement intuitive, fondée sur les liens sémantiques et non morphologiques entre les énoncés. Il est également difficile de dire à priori, sans de nouvelles recherches précises et laborieuses, dans quelle mesure la philosophie de l'être est susceptible d'une systématisation par des règles morphologiques de la déduction, et ensuite, d'une formalisation. Parmi les obstacles sur la voie de la formalisation de la philosophie on compte tout d'abord l'inadaptation des moyens actuels de la formalisation à la structure tout à fait spécifique des liens sémantiques entre les notions de la philosophie classique de l'être. Les méthodologues de la philosophie sont généralement d'accord sur la non-susceptibilité fondamentale de la philosophie classique à la formalisation. Il serait cependant plus raisonnable, à notre avis, d'en rester aux estimations plus modérées et de ne rien préjuger des résultats des recherches non encore entreprises. Et pour le bien de la cause il serait préférable de créer une ambiance encourageante et non rebutante dans les recherches par ailleurs déjà trop compliquées — sur le langage, les méthodes et la formalisation de la philosophie classique de l'être.

---

<sup>14</sup> Cf. S. Kamiński, *Aksjomatyzowalność klasycznej metafizyki ogólnej* (Axiomatisabilité de la métaphysique générale classique). *Studia Philosophiae Christianae* 1 (1965) n° 2, p. 106.

## b. La question de la métathéorie de la philosophie classique de l'être

Dans la métathéorie des sciences formelles on a déjà obtenu des résultats considérables de validation et d'évaluation de ces sciences. Sans aucun doute la propriété la plus importante d'une théorie est sa non-contradiction. Dans une théorie contradictoire toutes les propositions sont aussi valables que non valables, ce qui fait qu'une telle théorie est stérile. En effet tous les efforts théoriques de démonstration des thèses d'une théorie peuvent apparaître inutiles si la théorie elle-même est contradictoire. Significatif est dans cette matière le dernier siècle de l'histoire des sciences logiques et mathématiques où on a dénoncé plusieurs inexactitudes par lesquelles les plus exactes des sciences se sont montrées contradictoires<sup>15</sup>. On a constaté que certaines démarches apparemment tout à fait simples et intuitives mènent en conséquence à la contradiction, Même les définitions ne peuvent être arbitraires et libres de toute restriction. A l'usage des sciences formelles on a déjà élaboré un nombre imposant de méthodes pour éviter toute antinomie sémantique et logique, comme des méthodes de démontrer la non-contradiction d'une théorie. Bien entendu la philosophie classique de l'être est encore loin de l'étape où on pourrait appliquer les méthodes des sciences formelles à l'examen de sa non-contradiction, et elle-même, ne dispose pas de procédés qui lui soient propres dans cette matière. Et pire encore, on ne voit même pas les philosophes se demander si les systèmes de leurs thèses ne sont pas contradictoires. Il ne s'agit évidemment pas ici d'une non-contradiction contingente d'un certain ensemble de propositions citées, mais d'une non-contradiction fondamentale de tout le système (aussi bien dans sa partie potentielle) dans toute l'extension de l'inférence à partir des termes premiers de la théorie. D'autres concepts importants métathéoriques (comme axiomatibilité, indépendance des axiomes, catégoricité, décidibilité, etc.) on pourrait analogiquement — quoique sans grande perspective de succès — considérer dans la philosophie comme on les considère dans les disciplines formelles. Ajoutons que même lorsque le philosophe d'orientation thomiste cherche à conclure à l'existence de l'être nécessaire à partir de l'existence des êtres accidentels, il se voit tout de suite confronté au problème métalogue: en quoi consiste la déduction elle-même. De même un méthodologue de la philosophie classique de l'être soutenant que les thèses élémentaires de la métaphysique sont déductivement indépendantes, ne pourrait pas se passer, pour défendre sa thèse, des thèses métathéoriques sur la déduction dans le langage et la théorie philosophique.

<sup>15</sup> Cf. A. A. Frankel, Y. Bar Hiller, *Foundation of Set Theory*, Amsterdam 1958 (chap. I à propos des antinomies).

## Conclusion

Quoi qu'on dise cependant, il est évident que nous ne savons même pas si nos remarques normatives sur le langage et la méthode de la philosophie classique de l'être se prêtent à former la pratique philosophique, et si cette pratique peut avoir le point d'arrivée que nous voulons. Qu'il nous suffise ici de prendre conscience de la situation dans laquelle se trouve aujourd'hui la philosophie classique de l'être, comme un certain langage et une certaine théorie, sur laquelle les recherches métathéoriques ne sont qu'au point de départ.